



## Éloge impossible d'un écrivain abandonné

Le romancier et polémiste Richard Millet publie deux petits livres d'humeur, le premier est un chant d'amour à Gérard Depardieu, le second un cri de colère contre l'indifférence aux chrétiens d'Orient.



TÊTE À TÊTE  
Charles Jaigu  
cjaigu@lefigaro.fr

**N**om : Millet, prénom : Richard. Matricule : franco-libanais. Pays : homme des lisières. Adresse : Nogent-sur-Marne. Signe particulier : tient toujours un chapelet à la main, à la libanaise. Il nous rejoint rive droite, dans « l'officine » de son éditeur, Pierre-Guillaume de Roux près de la rue Molière. Millet, le réprouvé, le paria. Depuis la polémique déclenchée, en 2012, par son « *éloge littéraire* » d'Anders Breivik, l'écrivain s'est recroquevillé. Il est assourdi de son « *bannissement* » par le « *Système* ». Le mot « *éloge* » devait être entendu de façon « *ironique* », a justifié à l'époque notre écrivain polémiste. L'establishment y a vu quelque chose de plus nauséabond. Très franchement, le texte n'a pas d'intérêt. Il est maladroit, superfétatoire. Le malaise d'un psychopathe suprématiste blanc ne mérite pas ce plaidoyer ironique. Mais le seul fait que l'écrivain Annie Ernaux et le justicier BHL aient proclamé cet homme infrequentable le rend sympathique. Il fut un temps où la brigade des mœurs littéraires autorisait la célébration de Céline, Jouhandeau, Chardonne ou Drieu - publiés par Gallimard, justement. Il fut beaucoup pardonné aussi à Aragon, Sartre, ou Gar-

cia Marquez, glorificateurs de tyrans sanguinaires, mais il est vrai qu'ils étaient de gauche, ce qui vaut absolution. La république des lettres se paye de mots, ce qui est logique. D'où ce tombereau d'insultes sur ce Millet, ce « *mulet* » qui a tondu de ce pré « *la largeur de sa langue* ». N'a-t-il pas dit, aussi, qu'il était « *favorable à une francisation des prénoms* » de la part des immigrés ? C'est grave, très grave.

Tatoué par le « *Système* », il a été forcé de quitter le bureau qu'il occupait chez Gallimard, même si on l'a laissé continuer à lire des manuscrits. La moindre des choses, car le bougre a du talent quand il commente les écrivains. Encore récemment pour faire l'éloge littéraire de Patrick Modiano. Mais voilà, l'enfant maussade a été mis au piquet, condamné à clamer dans le désert sa vérité. Cela tombe bien. Millet est un Alceste, et comme tout misanthrope, c'est un fanfaron qui a ses ridicules, ses fantômes, ses ennemis imaginaires. Sa détestation du monde comme il va est son esthétique. « *La tiédeur est le signe du démon. C'est lorsqu'on est tiède que les maladies arrivent* », nous assène de sa voix douce l'auteur maudit.

Millet n'est pas heureux du devenir veule, du devenir bigarré de l'Occident, qu'il nous décrit envahi par l'immigration, souillé par le mariage gay, miné par le rock et le protestantisme. Il hait autant le messianisme puritain que son pendant islamiste, le Yankee que le Sarrasin. Cet homme est catholique. Mais il méprise le nouveau pape, François, ce populiste



Être français, c'est être américain par défaut, en un mouvement qui oscille entre le dépit historique et la fascination servile

RICHARD MILLET

« politiquement correct qui s'intéresse plus à Lampedusa qu'aux chrétiens d'Orient ». Cet homme est gaulois, mais il méprise le président Hollande, « ce Polichinelle ». Millet n'aime pas non plus la démocratie. « J'aime les élites, les rois, les empereurs », avoue-t-il. Transplanter la démocratie dans les pays arabes ? « Quelle connerie, ça ne marchera jamais ! » Et si Poutine lui offrait la nationalité russe ? « Je la prendrais tout de suite. » Cela fait un point commun avec Gérard Depardieu, un point dont il a tiré un fil, puis une pelote, puis publié en septembre *Le Corps politique de Gérard Depardieu*. C'est déjeté, un peu foutraque, avec des phrases qui perdent dans leur rage. Mais Millet touche juste aussi : « Être français, c'est être américain par défaut, en un mouvement qui oscille entre le dépit historique et la fascination servile. » De cette capitulation, il ne resterait alors que « la French touch, dérisoire labellisation d'un naufrage ». Seul Depardieu tient bon, l'un des rares « non réductibles au devenir yankee du monde ». De Depardieu, cet immense acteur, grotesquement caricaturé en hétérobeauf, Millet a eu raison de tirer cet éloge, mais il aurait dû le centrer sur trois auteurs clés : Blier, Truffaut, Pialat. Et surtout Maurice Pialat, cet auteur français jusqu'au bout des ongles dont on devrait revoir, en ce centenaire de la Grande Guerre, *La Maison des bois*. Feuilleton tourné avec les moyens du bord, qui en dit plus sur l'amour de la France que toutes les phraséologies barrésiennes.

Mais la rage de Richard Millet manque encore de cet excès littéraire qui lui permettrait de sortir du champ politique pour romancer sa colère, pour assumer la part de mauvaise foi qui la nourrit. Il aurait pu être notre Thomas Bernhard national, notre vitupérateur d'une France roulée dans la fange, qui se vide de ses tripes, qui s'agenouille devant les Bush et les épigones de Ben Laden. Mais sa fiction reste bien plus sage que ses pamphlets. Dans ses romans, il a choisi la belle langue, qu'il cisele dans d'imposantes fresques, telles que *Ma vie parmi les ombres*. Il a choisi l'immémorial, quand c'est désormais « ce que nous devenons » qui l'obsède.

En revanche, ce qu'il dit sur les chrétiens d'Orient dans un petit livre publié au Liban touche une fibre profonde, plus douloureuse. Dans ce livre, intitulé *Chrétiens jusqu'à la mort*, il se demande pourquoi la colère de voir nos frères massacrés ne nous monte-t-elle pas plus vite à la gorge ? S'il est une belle cause,

n'est-ce pas celle qui nous portera à défendre ces chrétiens minoritaires, derniers descendants en ligne directe des temps bibliques ? Millet a raison de dire qu'il ne suffit pas de les accueillir en Europe comme réfugiés politiques, car « il y a une relation mystérieuse entre le génie du lieu et la vérité de la Parole. Devenus occidentaux, ils ne résisteraient pas longtemps au nihilisme qui travaille l'Occident ». Le père de Millet est protestant, sa mère, catholique. Visiblement, Millet a un compte à régler avec son père. Il considère que les réformés « ne sont pas des chrétiens » et que la foi n'est pas un devoir dont on ne s'acquitte « que le dimanche à la messe ».

C'est une belle cause, et pas scabreuse comme celle de Breivik le psychopathe. Millet vise juste lorsqu'il écrit que « les pays occidentaux semblent regretter que la chrétienté orientale s'invite sur la scène des victimes en venant compliquer une question d'Orient dominée par le conflit israélo-arabe ». Et lorsqu'il se demande pourquoi on ne « voit pas les musulmans descendre pour manifester en faveur des chrétiens d'Orient comme le font les chrétiens de gauche en faveur des Palestiniens de Gaza ». Alors que faire ? Une grande manifestation devait avoir lieu, elle a été abandonnée. Les curés dans les églises en parlent à peine. Millet suggère de créer « des brigades internationales chrétiennes ». Évidemment, une telle initiative ne ferait pas du bien à l'œcuménisme cher à Jean-Paul II. « Je déteste l'œcuménisme et ceux qui cherchent le ciel des accommodements », répond Millet. On s'en serait douté. ■



**LE CORPS POLITIQUE DE GÉRARD DEPARDIEU**  
Richard Millet,  
Éditions PGDR,  
122 p., 17,90 €.



**CHRÉTIENS JUSQU'À LA MORT**  
Richard Millet,  
L'Orient des Livres  
56 p.